Revue de presse

Article paru sur *Télérama.fr* • 2014
par Jacques Morice
Festival du court métrage de Clermont-Ferrand : les coups de cœur de la rédac

Là, c'est du vécu, du costaud, qui triture là où ça fait mal. Une femme confesse en voix off la vente d'une grande maison familiale tout en retraçant l'enfance qu'elle y a passée. Autre époque, parents soixante-huitards, esprit communautaire, du passage tous les jours. Le paradis sur terre ? Foutaises ! L'enfer en vérité, car un moment « ça dérape au milieu des tartines de chèvre bio » vers le sordide, le viol et ses séquelles traumatiques. Tout ça est d'une impudeur incroyable, avec une violence rendue supportable par des pointes d'humour et l'inventivité formelle – ce film d'une heure tient du patchwork, du collage à plusieurs couches, plusieurs sons, comme s'il fallait cacher, enfouir les choses pour mieux les révéler ensuite.
Dans la seconde partie, on devine que tout cela n'était peut-être pas vrai mais que la réalisatrice a réellement passé un séjour en psychiatrie pour ses délires psychotiques. Et c'est avec le soutien de médecins qu'elle a pu réaliser ce truc unique en son genre, plein d'énergie et de souffrance, proche de l'art brut et en même temps différent, tant il est stupéfiant de lucidité dans l'auto-analyse.

Article paru dans *Le Monde* • 2013
par Clarisse Fabre
A Lussas, des naufragés sauvés par le documentaire

A Lussas, des naufragés sauvés par le documentaire

Vue depuis Lussas, petit village posé sur un plateau de l'Ardèche, la planète est remplie d'individus qui doivent compter sur eux-mêmes, plus que sur l'action collective, pour survivre. C'est la première impression que l'on retire des films présentés aux Etats généraux du film documentaire, qui se tiennent du 18 au 24 août.

Deuxième constat, la vingt-cinquième édition a tenu ses promesses et offert beaucoup de découvertes, d'une belle inventivité formelle, qui méritaient largement que l'on attende sous le cagnard. François Abdelnour ne pouvait pas remplir la salle sur son nom. Ce jeune ingénieur du son sort de la Femis (promotion 2012) et présentait son film de fin d'étude, *Les Naufragés*, quasi expérimental. On ne saura rien de ces âmes en peine qui traversent la Russie, en train. Ils parlent, bien sûr, mais le réalisateur a choisi de ne pas mettre de sous-titrage. Pour que le spectateur voyage dans la texture du film. Dans l'image parasitée, dans les plis des visages, dans le rythme qu'impriment les bruits du wagon. Parfois, un film est une musique.

Ou bien un poème. La preuve en est faite avec *Mohammad sauvé des eaux*, de Safaa Fathy. Née en Egypte et résidant en France, la cinéaste a livré un film délicat et politique sur la mémoire de son frère disparu. Il souffrait d'insuffisance rénale mais rechignait à se faire greffer un rein. Collage d'images tantôt lisses, en forme de cartes postales, parfois granulées, le film interroge le rapport au corps, les croyances populaires sur fond d'écologie – le Nil pollué et « humilié » se vengerait et ravagerait la santé des Egyptiens –, et pointe du doigt, en filigrane, la corruption politique avant et après la révolution.

Tartines de chèvre bio

Plus qu'un documentaire, *Lame de fond* est un tableau. Une toile contemporaine que l'on aimerait encore gratter à la lame de rasoir, après la séance, pour y déceler les derniers secrets. Perrine Michel préfère dire qu'elle soulève le couvercle de la marmite familiale. Il y a de gros morceaux dedans, prévient-elle. Une comptine faussement tranquille nous conduit dans une maison de campagne comme on en rêverait. Sauf que... ses parents soixante-huitards, qui assumaient l'amour libre, l'ont détruite. On le comprend par petites touches. La voix off de la narratrice se télescope avec des répliques enregistrées du frère ou de la mère. Parfois, forcément, un mot nous échappe. Et si on avait mal compris ? Et si les viols et autres humiliations n'avaient pas eu lieu ? Le trouble – fiction, réalité – s'installe. *« Ça dérape au milieu des tartines de chèvre bio »*, balance la voix off. L'humour empêche le film de s'enliser dans le pathos.

Atteinte de délires, Perrine Michel, 36 ans, a séjourné en hôpital psychiatrique et a mis cinq ans pour fabriquer son film, une succession de plans fixes – sauf quand ses cachets tranquillisants, hauts en couleur, font office de dragées dans un film d'animation. Elle remercie ses deux psychanalystes au générique, sans qui... Elle cherche un distributeur, car elle n'en a pas encore trouvé. Mais comment est-ce possible ? ■

CLARISSE FABRE À LUSSAS (ARDÈCHE)

Article paru dans *Critikat* • 2013
par Gildas Mathieu
Voyages

(...) Autre film à la première personne, *Lame de fond* de Perrine Michel, fouille les racines d'une folie. Dès la première scène, un trouble s'installe : tandis que nous avançons sur une route de campagne assoupie, une femme annone une comptine plutôt sombre : « Fais dodo, petit zébu / au galop t'as tant couru/ que te voilà tout fourbu / Tu es, pauvre hurluberlu / le plus sot de la tribu / le plus triste individu / que j'ai jamais, jamais vu... » A capella, toujours à la limite du faux, la voix déraille par instants, donnant le ton d'une œuvre singulière et coupante. Après la mort de son père, la réalisatrice visite une dernière fois la maison familiale bientôt mise en vente. Tandis que sa mère et son frère se remémorent des anecdotes joyeuses, elle livre une version dissonante. Pour elle, aucun vert paradis dans ces années de jeunesse : « Il y avait des embûches, des pièges ». Très vite deux récits se superposent, et le monologue inquiet de la cinéaste vient parasiter les phrases banales et légères de ses proches : « J'ai grandi dans les coulisses, j'avais toujours des idées de refuge » nous glisse-t-elle à l'oreille. À l'écran, de belles photographies cohabitent avec des visions plus noires : gouttes de pluie sur les vitres, ombres sur le carrelage, insectes écrasés sur le sol, plafond écaillé... Peu à peu, le dédoublement se fait plus violent, tandis que le récit vire au cauchemar, suggérant un possible inceste sur fond de tables de multiplication. Les mots ont la crudité de l'enfance, vont directement à l'essentiel, arrachant des sentiments bruts sans les décrypter : « J'avais honte », « J'étais fière » ... Fuyant à travers champs dans une course effrénée, Perrine Michel et son film prennent le train vers Paris. S'ouvre alors un nouveau chapitre, où l'angoisse cède le pas à la paranoïa. Errant dans la capitale, observée par d'immenses affiches publicitaires, la réalisatrice s'imagine au centre d'un complot mené par les « sarkozystes », soupçonne « les blonds décolorés, les propriétaires de caniche, les porteurs de parapluie ». Cette bouffée délirante s'accélère jusqu'à cet aveu déchirant : « Je crois que j'ai une mémoire qui invente des choses : je ne sais plus ce qui est vrai, ce qui est faux. Je voudrais me greffer un bouton on/off sur le cerveau. » La dernière partie retrace un long enfermement psychiatrique : alors que les médecins posent sur elle leur diagnostic, de magnifiques séquences animées nous offrent un aperçu de son univers mental, à base de radios, pilules et seringues. Le film prend alors une dimension thérapeutique, Perrine Michel fabriquant des images pour exorciser ses peurs, sortir enfin de son appartement et affronter le monde extérieur. Brillamment écrit et monté, *Lame de fond* témoigne en outre d'une inventivité constante. (...)

Article paru dans *Independencia* • 2013
par Florence Andoka
De la plainte

(...) Même si, comme le rappelle Didi-Huberman citant Deleuze, « l'émotion ne dit jamais Je », elle en prend parfois le détour, nous offrant ainsi des documentaires à la première personne. Le film de Perrine Michel, *Lame de fond*, a fait l'objet de beaucoup de discussions entre festivaliers. La folie est un thème récurrent du cinéma documentaire, souvent militant et toujours soucieux d'interroger par l'image ceux, dont le rapport au monde questionne la norme. Pourtant le film de Perrine Michel se moque bien des attentes et nous immerge dans une bouffée délirante. Participant à la sélection « Expériences du regard », le film y trouve ainsi une place évidente. Cette entrée en psychose est avant tout portée par la voix de la narratrice qui s'exprime à la première personne. Son récit démarre comme une confidence sur le divan d'un psychanalyste. On arpente la maison familiale avec le frère et la mère. Le père est mort, ses cendres dorment auprès d'un chêne dans le jardin. La maison est inspectée en gros plan. Des pierres, le carrelage, les nuages, se mêlent à des photos

d’enfance présentant Perrine et son frère. On s’accroche à la voix de Perrine, on la suit, se frayant un passage parmi d’autres voix, celles du frère, de la mère et de Perrine encore, qui évoquent une enfance ordinaire. La confidence de Perrine n’est pas anodine, alors on se concentre rapidement sur cette voix là. Le rythme et le désir de comprendre s’emballent. Les parents de Perrine sont des libertins, la jeune femme doute ainsi de l’identité de son géniteur. Les rapports incestueux se multiplient. La mère retire dans le sexe de la petite fille des oxyures, cet acte est effectué sans pudeur sous les yeux des amis. Puis, la mère envoie Perrine dans le lit de son frère qui se révèle impuissant. Le père dépucelle la fillette de six ans, puis le grand--père la surprend après une sieste et la viole. Le film qui avait démarré comme une douce chasse aux souvenirs de l’enfance devient un cauchemar où la mémoire se trouble et réinventant parfois le passé. Perrine regagne Paris, sa paranoïa s’accroît, la petite voix intérieure pense être au centre d’un vaste complot. Et voici que l’on ne délire plus sur le théâtre œdipien de la famille mais sur des ensembles plus vastes comme le disait Deleuze. Les visages féminins des affiches du métro nous scrutent, des micros ont été posés partout, Sarkozy et Hitler font partie du complot. A l’hôpital psychiatrique, s’immisce le doute sur les intentions des hommes en blouse blanche. *Lame de fond* est un voyage, un délire sonore et visuel qui emporte le spectateur. On pourrait trouver au film une dimension obscène, et se sentir pris en otage des atrocités qui s’emmêlent dans l’esprit de la jeune femme, pourtant il n’y est pas question de manipulation du spectateur, et ce pour la raison que d’autres voix sont toujours ajoutées à celle de Perrine. On entend la mère, le frère, les diagnostics des équipes soignantes. C’est sans doute dans cette superposition des discours que réside la puissance du film. D’une part, il y a un désir de mettre le spectateur en posture de saisir quelque chose du fonctionnement de l’expérience psychotique en l’intégrant au « Je » du récit, et d’un autre côté, jamais la voix de Perrine ne fait autorité, jamais ce qui est dit est considéré comme une vérité absolue. Elle ne nie jamais que sa mémoire la trompe, le traumatisme originaire est donc difficilement identifiable. Le combat de Perrine Michel est d’abord intérieur, son film devenant le moyen d’une introspection cathartique. (...)

Article paru dans *Cinémaction* • 2014
par Kees Bakker
Regards sur la folie - Approches documentaires
http://www.perrinemichel.com/wp-content/uploads/2013/08/Article_Cinemaction_2015.pdf

Article paru dans *Hors Champ* • 2013
par Gaëlle Rillard
Le réveil du petit zébu
http://www.perrinemichel.com/wp-content/uploads/2013/08/Article_Hors_Champ_130822.pdf

Article paru dans *Bref Magazine* • 2013
par Donald James
Entremêler le vrai et le faux
http://www.perrinemichel.com/wp-content/uploads/2013/08/Article_Bref_Magazine_1405.pdf

Dossier paru dans *Bref Magazine* • 2014
par Jacques Kermabon
Écrire un documentaire
http://www.perrinemichel.com/wp-content/uploads/2013/08/Dossier_Ecrire_un_documentaire_Bref_Magazine1411.pdf

Article, paru dans *Smala Cinéma* • 2014
par Perrine Michel
L'ombre d'un doute
http://www.perrinemichel.com/wp-content/uploads/2013/08/Article_Smala_cinema_1312.pdf

Article web • 2014
par Soline Travers et Alexandre Thiriet
Ces films à part qu'on nomme Documentaires
https://cesfilmsapart.wordpress.com/2014/06/28/lame-de-fond-perrine-michel/